

*Les Fidèles
de Port-Alfred*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les fidèles de Port-Alfred / Julie Boulianne

Nom : Boulianne, Julie, 1971- , auteure

Identifiants : Canadiana 20220012504 | ISBN 9782898041747

Classification : LCC PS8603.O93877 F47 2022 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Chantal McMillan

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

JULIE BOULIANNE

*Les Fidèles
de Port-Alfred*

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

La femme de Djébel-Bargou, 2016

*À Chantale,
ma sœur, mon amie.
Un modèle, une défricheuse.
Un pin qui prend le vent
avec philosophie.*

Port-au-Persil, 1914

La terre sortait de sa langueur alors que le soleil de cette fin de mai commençait à peine à chauffer les rochers usés par les glaciers au bord du fleuve. Des algues recouvraient les margelles où, le temps d'une marée basse, les enfants pouvaient jouer. Un vent léger faisait monter des vaguelettes entre les deux pointes. Après les dernières tâches de la journée, Léonie descendit, une chaudière dans chaque main, directement de l'étable vers le bord de l'anse. Comme elle était l'aînée, elle accompagnait et supervisait ses frères et sœurs pour qu'ils puissent s'épivarder un peu, mais surtout pour relever la fascine pleine de capelans.

Une fois que les enfants eurent ramassé les poissons piégés dans le filet, Léonie les rinça à l'eau de mer et se lava les mains en les frottant avec du sable fin. Puis, s'éloignant des plus jeunes qui cherchaient des trésors dans la laisse de marée, Léonie se dirigea, sans se mouiller les pieds, vers un affleurement rocheux à travers les herbes afin de les surveiller d'un œil et de profiter d'un moment de répit. En voyant les jeunes pousses percer parmi les herbes mortes, Léonie se mit à la cueillette du persil de mer. À la limite des embruns portés par les vagues, absorbée par sa récolte, elle fut surprise en relevant la tête d'apercevoir un jeune homme. La posture droite, les doigts croisés derrière le dos, habillé comme un voyageur de commerce, il fixait l'horizon. Elle aurait voulu s'éloigner, mais il était trop tard puisqu'il s'était retourné. Le cœur de Léonie n'avait fait qu'un bond dans sa poitrine, non seulement parce qu'elle ne s'attendait pas à rencontrer quelqu'un

sur la pointe de l'église, surtout pas un étranger, mais aussi en raison de l'apparente confiance qu'il dégageait. Elle baissa les yeux, tentée de changer sa trajectoire, mais l'inconnu l'interpella.

— Mademoiselle! cria-t-il avant de la saluer en baissant le bord de son chapeau avec politesse.

Elle lui rendit la pareille en hochant la tête.

— Je me présente. Camil Dubois! le neveu du pasteur. Et vous?

Malgré son nom français, ce jeune homme s'était présenté avec une parlure différente de celle des gens des alentours.

— Léonie Savard, répondit-elle.

Ici, tout le monde la connaissait déjà.

— J'espère que vous m'appellerez simplement Camil.

Il lui étala son arbre généalogique. Sa mère descendait d'une famille écossaise qui avait marqué ce village, les McLaren, et son père était de descendance française, des Dubois qui demeuraient à Québec depuis longtemps. Ses parents étaient venus quelques fois en vacances dans la région pour profiter de l'odeur de la mer. Ce sont eux qui l'avaient convaincu de faire ce même voyage pour se ressourcer, lui raconta-t-il. Léonie appréciait cette première rencontre avec lui et fut heureuse d'apprendre qu'il travaillerait tout l'été auprès de son oncle maternel responsable de la paroisse presbytérienne.

Léonie écoutait à peine son histoire tant elle était subjuguée par son regard franc. Elle n'avait pas l'habitude d'être ainsi observée. C'était comme le regard d'un chien sur une bouchée de pain. Rien de grivois ni de hautain. Il était probablement juste habitué à fixer les gens dans les yeux, conclut-elle.

— Je dois surveiller mes frères et sœurs... ils pêchent dans l'anse, s'empressa-t-elle de dire.

— D'ici, je les vois très bien, affirma-t-il, souriant, en pointant dans leur direction. Et avec leurs cris, je ne crois pas que vous les perdrez de vue.

— Mais...

— Vous vouliez profiter de la vue ? Allez monter sur ce rocher près de moi ! fit-il en lui tendant la main. Le soleil décline déjà, c'est vraiment... très... particulier. Je n'ai pas vu souvent un si bel horizon, termina-t-il en insistant, un peu penché vers elle, la main attendant la sienne.

Il n'en fallait pas plus pour que Léonie veuille demeurer à ses côtés. Ils bavardèrent un moment. Elle lui indiqua la présence de l'île aux Lièvres qui s'étirait au milieu du fleuve et qu'on devinait dans un brouillard diffus.

— Cette masse d'eau est hypnotique, vous ne trouvez pas ? Tout est si calme. C'en est enivrant.

— Je suis née ici, mais c'est vrai qu'on ne se tanne pas. Aujourd'hui, il fait assez beau. J'aime beaucoup la mer, elle a de nombreux visages, vous savez. Chaque jour est différent. Vous aurez certainement l'occasion de voir le mauvais temps et la vague se lever.

— En ville, on ne voit pas le fleuve de la même manière. Il est beaucoup plus étroit, mais beaucoup plus achalandé. C'est très différent.

— Depuis cinq ans, un traversier à vapeur assure le service postal et le transport de marchandises jusqu'à Rivière-du-Loup. C'est très pratique. Le magasin général est mieux rempli depuis, exposa-t-elle pour ne pas donner l'impression de n'être qu'une paysanne.

— C'est par là que je suis arrivé, révéla-t-il, en pointant le bout de l'île qu'on voyait à peine devant.

— Quelle chance vous avez ! Moi, je n'ai jamais traversé le fleuve.

— Un jour, qui sait, vous vous lancerez peut-être.

— Quelle idée !

Ce n'était pas qu'elle n'en avait jamais eu l'envie, mais son quotidien était toujours bien trop occupé. Léonie jeta un œil vers la maison. De la berge, elle apercevait une partie du bâtiment agricole ainsi qu'une lucarne et une partie du pignon.

— C'est votre maison ?

Léonie acquiesça. La marée était basse et les jeunes circulaient maintenant à travers les algues, entre les rochers qui pointaient. Les deux chaudières avaient été laissées un peu plus haut sur le gravier. Le soleil était passé du côté des terres pour descendre derrière les montagnes, faisant miroiter les vaguelettes et s'étirer les ombres devant eux.

— C'est malheureux qu'une telle beauté puisse engendrer une catastrophe de ce genre, annonça-t-il tout à coup.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous n'êtes pas au courant de l'accident qui s'est produit il n'y a même pas deux jours ?

Léonie le regarda, l'air incrédule.

Camil lui annonça alors ce qu'il avait appris le matin même sur le traversier. Juste à quelques milles au nord de Rivière-du-Loup, un paquebot faisant route vers Liverpool en Angleterre avait fait naufrage durant la nuit, emportant par le fond plus de mille personnes.

— Vous voulez dire qu'ils sont morts ? s'exclama-t-elle.

Léonie pensa aux marins qui parfois ne revenaient pas à terre.

— L'*Empress of Ireland* a sombré en quelques minutes après avoir été heurté par un navire de transport. Il paraît que le brouillard était si opaque que personne n'a rien vu venir. Alors pour trouver des survivants... Ils n'ont pas eu de chance.

Deux ans auparavant, Léonie se souvenait d'avoir eu vent d'une histoire semblable. Un paquebot avait heurté un iceberg.

— Comme le *Titanic*, constata-t-elle.

— Pire, même, affirma-t-il.

En apprenant l'horrible tragédie, attristée, Léonie perdit toute envie de voyager par la mer. Elle se représenta tout de suite des femmes en robe de nuit incapables de nager dans l'eau froide et s'enfonçant sans pouvoir crier. Sous le choc de cette nouvelle, pour éviter de perdre toute contenance, elle ordonna à ses frères et sœurs de revenir vers elle. Elle sauta sur le sable et s'approcha de l'onde qui recouvrait d'une nappe liquide des rochers solitaires qui semblaient se déformer. Léonie tenta de retenir ses larmes, mais dut porter la main à ses yeux, s'imaginant les corps prisonniers de la coque, au fond de la mer. Quand Camil s'approcha, elle fit volte-face. Pour ne pas montrer qu'elle était troublée, elle se dépêcha de rameuter la troupe des pêcheurs vers la maison, laissant le jeune homme à sa contemplation.

Le drame qui s'était produit de l'autre côté du fleuve l'avait affectée. Le lendemain, elle revint vers la pointe et Camil poursuivit en détail ses explications ; comment le somptueux paquebot du Canadien Pacifique devait rejoindre l'Angleterre en seulement six jours alors que les deux jours nécessaires pour sortir du fleuve ne présentaient normalement aucun danger pour un bateau de cette taille. Le destin l'avait frappé sans crier gare.

Le mois suivant le naufrage, la frénésie de l'enquête se dispersa sur les côtes comme une traînée de cendre fine et suscita davantage de questionnements que l'assassinat d'un héritier autrichien par des anarchistes, quelque part en Europe. Une nouvelle qu'on avait à peine entendue, mais que Camil rapporta à Léonie lorsqu'ils se retrouvèrent au bord de l'eau comme souvent après le souper.

Ils étaient presque du même âge, mais de milieux diamétralement opposés ; une curiosité mutuelle dirigeait leurs discussions

sur des sujets qui n'intéressaient que très peu leur entourage respectif. Elle aimait qu'il lui parle du monde moderne, tandis qu'il tentait d'acquérir quelques notions agricoles, et ça les faisait bien rire. Léonie chercha donc bien vite toutes les opportunités possibles pour descendre à la mer, manigançait pour le croiser sur son chemin, attendait le moment propice pour le rejoindre. Et le soir, elle se remémorait les conversations qu'ils avaient eues, interprétant à sa guise ses paroles les plus anodines. Elle se prenait à rêvasser en faisant la vaisselle ou en frottant les planchers. Lorsqu'elle l'entrevoyait, même de loin, elle se sentait différente des autres et complètement remuée, fière que Camil souhaite lui aussi la revoir. Imperceptiblement, elle s'en rapprochait un peu plus chaque jour.

Depuis que Camil était arrivé à Port-au-Persil, elle n'avait d'yeux que pour lui. Elle ne s'était pas souciée d'Adrien, le fils d'un voisin qui habitait un peu plus en retrait sur la côte. Quand celui-ci arriva un soir devant chez elle au début juillet, elle en fut contrariée. Adrien était plus charpenté que Camil, il avait une démarche plus lente, moins gracieuse. Léonie n'avait jamais remarqué qu'il se déplaçait plutôt en regardant le sol alors que Camil semblait plus sûr, comme s'il connaissait l'avenir.

— Je ne croyais pas que tu serais ici à soir, dit Adrien en s'avançant jusqu'à la galerie.

— Et toi, tu n'étais pas supposé rester au chantier naval tout l'été?

— Ben, là, je suis revenu pour quelques jours. J'ai pensé qu'on pourrait descendre dans l'anse, c'est la fête du Dominion.

— On n'a jamais fêté ça avant!

— Il y en a qui allument des feux sur la grève. Si tu voulais, on pourrait y aller. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus.

— C'est normal, t'es plus souvent au chantier qu'à la ferme.

— Justement... je retourne seulement demain à Saint-Iréné. On pourrait en profiter pour descendre au bord de l'eau avec ton frère Joseph.

— À soir, je ne peux pas. Tu vois bien que je suis en train de coudre.

Même sans lever les yeux de l'aiguille, elle pouvait deviner sans erreur la face qu'il faisait ; il tournait la langue en serrant les dents.

— Ouais, mais tu pourrais peut-être mettre ton ouvrage de côté pendant que je suis ici ?

— J'n'aime pas ben ben ça, prendre du retard.

Son père sortit au même moment sur la galerie avec Alice et Jean à sa suite.

— Adrien ! Eh ben, en v'là de la belle visite ! s'exclama son père.

— Vous allez m'emmener en promenade avec vous ? demanda candidement Alice qui, à huit ans, avait l'habitude d'être trimbalée partout.

— Il est juste venu nous saluer, nous n'irons nulle part aujourd'hui, répondit Léonie froidement.

— Je voulais inviter votre fille, monsieur Savard, mais elle semble déjà prise.

Tous les yeux se tournèrent vers Léonie.

— Je suis fatiguée, pis je veux finir ma robe, ce n'est pas un crime, ça ! s'affola-t-elle.

Voyant ses chances de la convaincre s'amenuiser, Adrien fit mine de tourner les talons.

— Bon ! Si c'est d'même, je vais aller veiller avec ma mère, la confronta-t-il.

— Tu la salueras de ma part, dit Léonie.

Adrien se retourna vivement vers elle.

— Ça fait presque deux mois qu'on ne s'est pas vus et c'est tout ce que tu trouves à me dire ? s'emporta Adrien.

— Que veux-tu ? J'ai d'autres plans en tête.

— Le grand Camil, j'imagine ?

Léonie ne répondit pas, mais soutint son regard, dans lequel se mélangeaient colère et déception.

— Je vous souhaite un bel été, monsieur Savard, grommela Adrien entre ses dents en bottant une roche.

Quand Adrien fut hors de vue, Léonie soupira.

— Tu es donc bien à pic, ma fille, chuchota son père ; à ton âge, tu peux aller regarder le paysage un peu. Y a pas juste un arbre, dans la forêt !

Le commentaire de son père la mit en furie. Elle avait évidemment prévu descendre jusqu'à la plage, mais maintenant qu'Adrien risquait d'y être, elle n'oserait plus. Elle ramassa son nécessaire de couture et s'enferma dans la maison dès que le soleil baissa.

Plus tard, quand tout le monde fut au lit, sa plus jeune sœur commença le bal des questions dans la chambre des filles.

— Léonie, pourquoi tu as fait fâcher Adrien tout à l'heure ? demanda Alice.

— Adrien est toujours là à venir me déranger quand ce n'est pas l'temps.

— Je pense que tu lui as fait de la peine, déclara-t-elle.

— Il me semblait que vous vous entendiez bien avant ? chercha à savoir Henriette.

— Avant quoi ?

— Henri et moi, on a remarqué que tu regardais ce nouveau garçon, Camil.

Les jumeaux avaient toujours les yeux rivés sur les faits et gestes des autres.

— C'est vrai que tu sembles aimer Camil plus qu'Adrien, la soupçonna Marguerite.

Pourquoi fallait-il qu'elle endure les commentaires incessants de ses sœurs ?

— Adrien est parti au chantier durant des semaines, pis y faudrait que je l'attende sans bouger et que je sois disponible quand y décide de revenir. Moi, je n'ai pas envie de ça.

— Pourtant, tu l'aimais, Adrien, l'hiver passé. Tu en parlais tout le temps, fit Marguerite.

— Mais là, on est rendu à l'été, intervint Léonie.

— Moi, j'aimais ça quand Adrien venait à la maison durant l'hiver, dit Alice.

— Ne t'inquiète pas, Alice, quand Adrien va revenir du chantier à l'automne, on l'invitera à jouer aux cartes, tenta de la consoler Marguerite.

— Je ne pense pas qu'il va être content de savoir que Léonie voit un autre garçon, chuchota Henriette à l'oreille de Marguerite.

Les deux pouffèrent de rire.

— Ça suffit ! Vous avez assez jacassé d'même, s'emporta Léonie.

* * *

Durant quelques jours, pour faire taire les mauvaises langues, Léonie s'efforça d'accompagner sa mère dans toutes ses tâches, d'être au-devant des besoins de son père qui travaillait à l'étable, de suivre Alice, Jean, Henri et Henriette, Marguerite ou bien Joseph dans les champs. Cependant, elle s'ennuyait de Camil. Elle reprit donc ses marches sur le sentier qui menait au fleuve.

À la mi-juillet, Camil fréquentait plus ouvertement Léonie, allant jusqu'à monter vers la maison pour s'informer de ses occupations.

Léonie avait les yeux brillants, ce que sa mère avait remarqué. La plupart du temps, elle lui faisait des remontrances sur ses trop fréquentes escapades près de la chapelle des McLaren. Elle l'obligeait à toujours avoir des chaperons qui la suivaient partout. Les tâches estivales marquaient chaque jour, un cycle qu'on ne pouvait changer. Les matins perlés de rosée sentaient la cuisson des miches. La traite, les soins aux animaux, le désherbage, le barattage de la crème pour en faire du beurre, rien n'était laissé au hasard. Même la vue de ce paysage agraire se superposant à celui du fleuve semblait être immuable. Dès qu'on apercevait un orage ondoyant au large, tout le monde grimpait à flanc de colline avant qu'il ne s'abatte sur les terres. Un tableau qui se modifiait constamment sans jamais s'altérer. Le vert mois de juillet fit trop rapidement place à l'ocre des champs d'août.

* * *

Camil l'attendait pieds nus sur le sable, les pantalons repliés sous les genoux. Pour le rejoindre, Léonie délaça ses souliers et trempa ses chevilles sans hésiter. À son approche, il lui tendit la main et ils marchèrent un peu dans l'eau. Jean et Alice avaient trouvé une anguille prise dans le filet et jouaient avec le poisson dans une mare. Même en s'éloignant, Léonie entendait toujours leur jeu. Passé les gros rochers, Camil l'entraîna sous le couvert des herbes folles en faisant s'envoler quelques libellules. Là, naturellement, il approcha ses lèvres des siennes et Léonie s'abandonna en l'embrassant délicatement. Camil maintint sa tête entre ses doigts fins, qu'il fit glisser dans sa tignasse. Ils s'échangèrent des chuchotements à l'oreille, des mots invitants à la tendresse. Entre ses bras, Léonie s'évada. La brise venant du large, toujours rafraîchissante après une journée chaude, lui fit oublier ses devoirs. À un moment, elle entendit les cris des enfants qui remontaient vers la maison. Quand elle ouvrit les yeux, Léonie vit le ciel devenir rose, se dégradant en diverses nuances passant du jaune pâle à l'orangé tout en se mirant sur une eau lisse qui semblait s'effacer au profit d'une image biblique : le jardin d'Éden. Jamais

elle n'oublierait ce coucher de soleil qui s'éternisait, le bois flotté amoncelé sur la berge pour le feu et cette odeur de grève persistante à marée basse. Une illusion d'éternité s'empara d'elle.

Camil n'avait rien à voir avec son monde. Lui, il était instruit, plus mature, et avait des plans d'avenir plus concrets que les autres. Mais c'était avant tout pour sa maîtrise en toute circonstance, son habileté à tout lui expliquer, sa manière de rire et de l'enlacer dans un baiser langoureux qu'elle avait succombé. Camil lui avait promis une vie riche en aventures et sans le dur labeur aux champs.

Léonie ne s'était jamais éloignée de Port-au-Persil. D'un bord, à trois milles vers l'est, il y avait Saint-Siméon où de temps à autre elle allait pour s'approvisionner en denrées de toutes sortes avec ses parents; de l'autre bord, La Malbaie, où elle s'était rendue un jour pour le mariage d'une cousine. Dix-sept milles de route cahoteuse qui lui avaient paru éternels.

Léonie se voyait dorénavant s'établir avec lui dans une maison de Québec. Il rêvait de posséder une voiture et de l'emmener en promenade sur la Grande Allée où, semblait-il, les dames faisaient des marches de santé. Elle ne voulait plus s'occuper des cochons et des poules, labourer la terre sous le soleil et geler tout l'hiver en tissant devant le poêle. Elle voulait vivre autrement, prendre le temps d'être une épouse amoureuse en sillonnant au bras de Camil ces villes qu'elle ne connaissait que de nom, avant de penser lui donner de beaux enfants... Oui, elle y pensait quand elle fermait les yeux. Ils s'aimaient.

* * *

La déclaration de guerre de la mère patrie à l'Allemagne fit jaser tout le monde au village, mais cela ne dura pas. On n'était quand même pas pour changer ses habitudes pour des querelles outremer! À la mi-août, le journal annonça que le gouvernement canadien avait voté une loi des mesures de guerre lui permettant de lutter contre les oppositionnistes. Même si peu d'habitues savaient lire, sur les quais, les vieux avaient tous une

opinion divergente et débattaient des conséquences, ce qui ne faisait qu'accroître le plaisir d'écouter les porteurs d'actualités. Le Québec avait envoyé quatre millions de livres de fromage à la Belgique, envahie par l'Allemagne. Ça, c'était une nouvelle intéressante, et elle avait fait bien des petits. On parlait davantage de la prospérité économique engendrée par les nombreux besoins européens que des morts, qu'on taisait de son mieux. Puis, à partir du moment où les journées ensoleillées se succédèrent, la poussière soulevée par la guerre retomba au fur et à mesure que les fétus de paille se dressaient, séchant au vent du large au son des grillons qui emplissaient l'air de leurs stridulations.

Cet après-midi-là, Camil vint près de la clôture où il l'attendit comme convenu avant que le soleil ne commence à descendre, tandis que Léonie s'activait au jardin. Fidèle à son habitude, sa mère rentra sous prétexte de préparer le souper, la laissant aux champs durant que ses sœurs brodaient à l'ombre, gloussant comme deux dindes. Les hommes avaient quant à eux commencé à engranger les foin. Jean s'était encore fait rabrouer par son grand frère, il devrait patienter encore un an avant de conduire l'attelage. Douze ans ! C'était la règle. Il était donc parti furieux vers le ruisseau pour pêcher avec Alice.

En voyant son prétendant l'attendre, Léonie acheva le sarclage du rang d'oignons un peu à la va-vite. Sans se précipiter, l'œil doux, elle s'avança vers lui, rattachant sa chevelure épaisse puis ondulant vigoureusement sa jupe pour la dépoussiérer. À quelques pas, l'air renfrogné de son amoureux, ses yeux fuyants l'inquiétèrent immédiatement. Camil accepta les mains tendues sur le travers de cèdre, mais ils demeurèrent chacun de leur côté de clôture. Pourquoi refusait-il de s'avancer vers elle ? Puis, il repoussa son invitation à descendre vers l'anse. Qu'avait-elle fait pour le faire fuir ainsi ? Deux jours avant, tout était pourtant clair. Elle ne s'était pas fait d'histoires. C'était ensemble qu'ils avaient planifié d'annoncer à leurs parents leur projet d'union. Qu'est-ce qui avait

changé ? Pourquoi hier encore l'amour perlait sur son visage alors qu'aujourd'hui, quand elle porta ses doigts vers sa joue, Camil les retira, l'air grave ?

— Je suis venu te faire mes adieux !

Léonie ne le crut pas. Ce n'était pas possible, lui si parfait, si amoureux... Brusquement, elle l'avait perdu. Celui-ci l'avait gentiment éconduite.

— C'est ton oncle ? Il a parlé à tes parents ?

— Non, ce n'est pas ça. Léonie, je dois vraiment partir.

— Mais tu reviendras, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas fait pour la campagne.

— Moi non plus ! Tu le sais bien.

— Je suis désolé, soupira-t-il.

Elle entendait encore le sifflement entre ses lèvres pendant le silence qui suivit.

— Emmène-moi avec toi. On va se marier. Tu me l'as dit. On a juste à le faire maintenant, enchaîna-t-elle.

— Je ne peux pas.

— Quoi ! Mais pourquoi ?

— Essaie de me comprendre. Je... Je dois poursuivre mes études.

Tout ça n'avait aucun sens. Elle était complètement déboussolée, elle n'arrivait pas à suivre la conversation. Il avait choisi de repartir en ville, sans elle, sans même lui promettre de revenir. Au bord de la clôture, Léonie le supplia de l'emmener loin, de fuir avec elle, mais rien ne put le retenir. Sa rigueur, son devoir d'entreprendre de hautes études et sa loyauté envers les siens l'emportèrent sur leur amour. Il partait comme il était venu. Ils n'avaient profité ensemble que des plus beaux mois de l'été, mais pour Léonie, c'était toute son existence qui s'envolait. Camil ne la regarda plus, il tourna les talons et repartit froidement dans une bourrasque, sans un dernier baiser. La clôture entre eux lui

avait servi de barricade. Pendant un long moment, elle tenta de reprendre une contenance, à l'ombre d'une grande épinette. N'y parvenant pas, elle se rua sur la bêche et arracha tout ce qu'elle put du jardin. La récolte était amère. Elle pensait le revoir, plus tard peut-être ? Ses larmes se mêlèrent d'abord à la poussière, puis à force de s'essuyer les yeux avec sa manche, la crasse s'étendit à son visage et macula sa robe. Elle se laissa choir au sol, griffant la terre de ses ongles. La cohorte des Savard montant du champ mit fin à sa litanie de gémissements. Camil était toute sa vie et elle en mourrait maintenant qu'il avait choisi de ne pas déplaire à ses parents ainsi qu'au révérend.

* * *

Dans la chambre des filles, Léonie était recroquevillée face au mur. Dans son dos, Alice, le bébé de la famille, s'était réfugiée près d'elle pour se réchauffer. Tout ce que Léonie pouvait espérer de réconfortant ce soir-là, dans cette maison, était le petit corps chaud de sa sœur. Sur le lit d'à côté, Marguerite et Henriette avaient enfin cessé leurs fous rires et leur bavardage. Elles piaillaient tous les soirs, insouciantes, comme de vraies mouettes ! Au fond d'elle-même, Léonie enviait cette camaraderie entre sœurs qu'elle n'aurait jamais puisqu'elle était l'aînée. À dix-neuf ans, elle devait constamment veiller à faire respecter les règles nécessaires pour contenir la fougue des trois plus jeunes qu'elle passait son temps à surveiller, sur la terre des Savard, car elle était la deuxième paire d'yeux de sa mère. Derrière elle, sa petite sœur avait le souffle aussi paisible que ces poupées de porcelaine qu'elle ne verrait plus que dans ses rêves. L'image du catalogue qu'elle avait feuilleté, assise sur les marches de l'église des McLaren en compagnie de Camil, lui revint en tête et les larmes lui montèrent aux yeux. Il lui avait montré tellement de beaux objets, des choses qu'ensemble ils avaient souhaité pouvoir commander quand il la ramènerait à Québec pour lui mettre la bague au doigt ! C'était leur projet, du moins, c'est ce qu'elle avait cru. Une nouvelle

vague d'émotions l'assaillit. Comment pourrait-elle affronter la suite des jours, à présent ? Elle revoyait la scène, se maudissant d'avoir été si naïve.

Dans le réduit sous le pignon, au son du ronflement d'Henriette, la rage fit monter en elle un cri sauvage qu'elle étouffa dans l'oreiller de duvet pour ne pas alerter ses trois sœurs. Seules les larmes coulant à torrents trahissaient son état de détresse. Derrière la cloison de planches, Léonie entendit les garçons qui ne dormaient pas encore. Jean, ce petit frère espiègle, suppliait pour la millième fois Henri de conduire les chevaux pour les foin, le lendemain. À quinze ans, Henri n'entendait pas céder son privilège à un garçon de onze ans. L'obstination prit fin lorsque Joseph, le plus vieux de ses frères, s'en mêla... Il y eut de la bousculade. Elle cogna sur la cloison pour calmer cette agitation.

Pour elle, il n'y avait plus d'avenir. Elle était en âge de se marier, de quitter ses parents, de faire comme elle l'entendait sans être continuellement dans l'obligation de travailler sous les ordres de sa mère en plus de veiller sur tout un chacun. Cette vie très ordinaire, qu'elle n'aimait pas, avait toujours été la seule qu'elle avait entrevue jusqu'à ce que Camil croise sa route... Cette pensée lui fit encore plus mal. Camil était parti, il l'avait abandonnée à sa misère sur la ferme de Port-au-Persil.

L'été se concluait donc de la plus horrible des manières. Évidemment, elle aurait pu écouter les conseils de sa mère qui voyait n'importe quelle forme de changement comme une malédiction. Elle aurait dû rebrousser chemin, regarder par terre, ne pas lever les yeux sur Camil, faire semblant de ne pas le voir. Mais l'ignorer aurait été faire injure à ses sentiments. Ne pas revoir ce garçon qui la charmait par ses manières un peu aristocratiques, sa silhouette svelte et sa démarche souple, sans parler de cette manière bien à lui d'être à la fois énigmatique et tellement ouvert, lui aurait infligé une sensation bien pire. En aucun cas elle ne deviendrait une femme qui refusait d'exister, de se soumettre aux règles d'usage.